

Inter
Art actuel



Graffiti

Denyse Bilodeau

Numéro 37, automne 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46991ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bilodeau, D. (1987). Graffiti. *Inter*, (37), 54–55.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

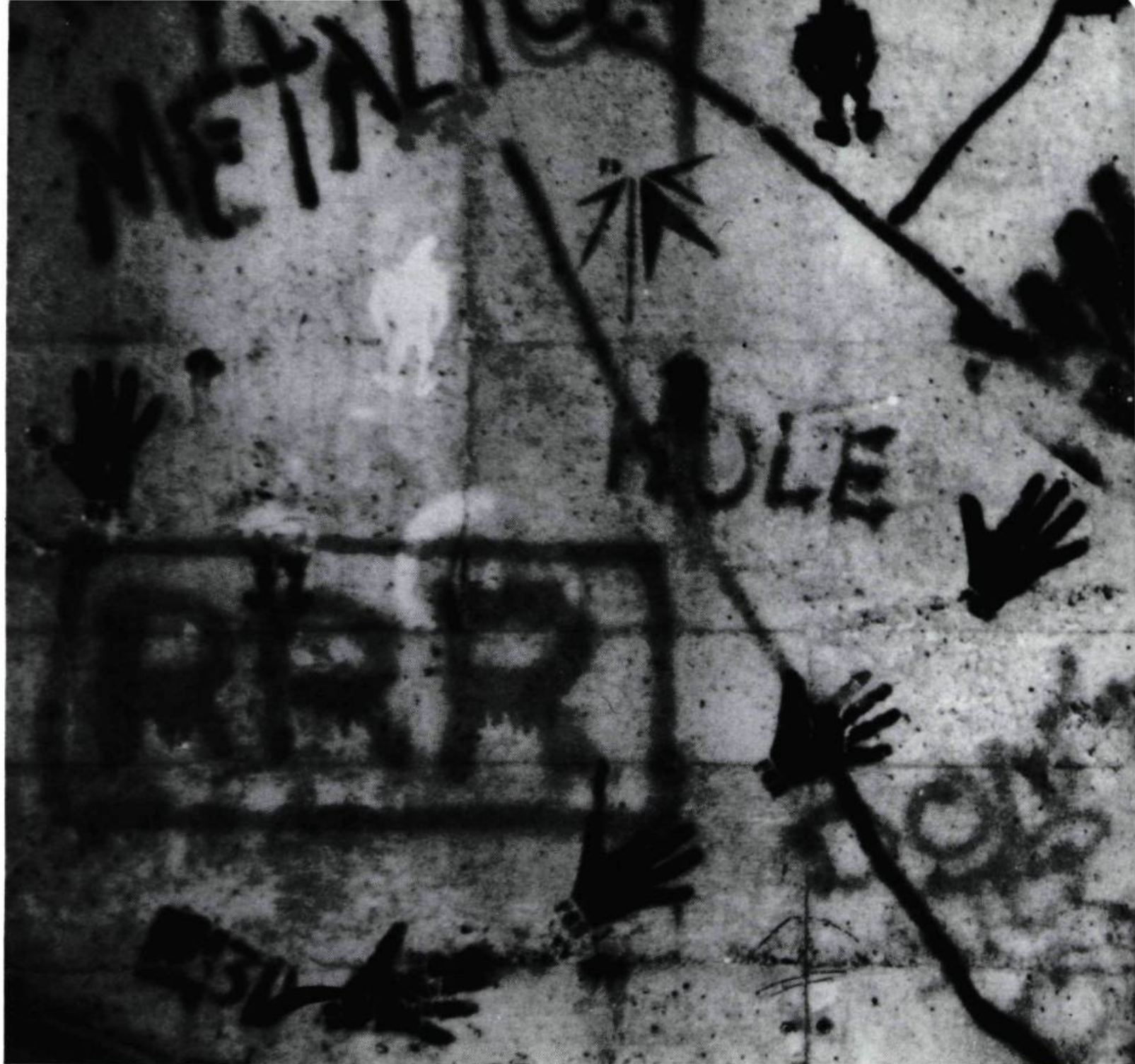
<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



DON'T STEP ON MY BLUE SUEDE SHOE

La pratique du graffiti est interdite légalement. On le sait. Usurper le mur... à la dérochée la nuit, assis accroupi dans le fond d'une toilette publique ou sur la banquette arrière d'un autobus, et nous voilà, semble-t-il transgressant... un certain ordre. Une chose, une action n'est alors pas taboue comme ça, dans le seul fait d'exister, mais par le fait d'être rendue taboue par quelque objet social, pensée sociale en tout point conforme, uniforme.

Et le comment prend l'assaut. La manière de dire, ce vêtement de l'énoncé fera justement de lui un permis, un interdit. Rien en soi de particulièrement tabou dans un graffiti comme «Y a-t-il une vie après la mort?!?»... si ce n'est l'interrogation même. Style et interdit s'enchevêtrent.

Le tabou passe par l'appropriation d'une surface non réservée à cette fin: clôture, palissade, panneau publicitaire, mur extérieur, viaduc... De là, par là est marquée une première aversion à laquelle s'annexera le contenu même de l'objet graffitié — graffiti qui lui aussi ira souvent à l'encontre du permmissible.

Au moment de la mise en graffiti, la transgression de la règle cède le pas à son abolition. Franchi ce seuil, il n'y a plus de loi. Plus de loi, du moins comme celle à laquelle le système social nous contraint, car d'une certaine manière il y a encore des règles, mais ces règles transposées au domaine du tabou violé s'apparentent moins au rejet pur et simple de la

règle, qu'à une réversion. Tout est possible, mais tout est à la fois transformé. Il y a réversibilité dans le transfert de ce qui est sacré. Le sacré est repris dans le discours graffitié par un geste plutôt... ludique. Ainsi, la règle se voit réappropriée, renversée. Comme si l'envers parodique, grotesque du décor nous était montré. Le graffiti n'est donc pas un message de pure inversion, mais un message insidieusement identique à ce que le social produit comme discours. Un message simplement transmis par une voie différente, rendant divergent le propos.

Trouver des corps d'hommes et de femmes, nus, des parties de corps, un phrasé virulent... dans un lieu inattendu, rendra taboue l'action. C'est une question de contexte et de forme du discours. Entre un «cœur muni d'un malgré tout» et un «kill yourself», et la nature de l'interdiction varie. Que dire de cette vulve dessinée sous un tronçon de l'autoroute Dufferin à Québec? Certes on la dira déplacée. Classique. Mais en quoi une vulve murale diffère-t-elle de ce que des revues pornographiques, artistiques, érotiques, médicales, des bandes dessinées nous proposent?

Monumentalité. Mégalomanie. Que nous importe. Le propos est sans contredit proportionnel à la dimension de la surface bétonnière disponible. Libre choix laissé au créateur.

Un corps de femme nu, sans tête, ni bras, seins pointant vers la route au-dessus, vers le ciel, jambes écartées laissant apparaître les poils pubiens... la vulve en ses moindres détails dessinée: petites et grandes



Photo: Claude Bélanger

lèvres, vagin, clitoris, anus. Le tout, comme si le corps était sous nos yeux, par nos yeux, examiné à la loupe. Le dessin laisse poindre ce que le corps à l'état de repos ne saurait dévoiler. À moins de tendre légèrement les lèvres ou de se préparer à quelque pratique amoureuse ou clinique...

Examen du corps de femme. Femme qui n'est plus sujet, mais métaphorisation du sujet. Un corps décontextualisé. Et que dire du célèbre « don't step on my blue suede shoe », comme s'il ne fallait poser de mains impures. Ces mains noires sur ce corps. Pour s'en approcher, la pureté est de mise. Et la main devient blanche. Une main stérilisée, une main qui ne donne plus une valeur sexuelle au dessin, mais une valeur gynécologique — ou si effectivement une valeur sexuelle, celle-ci serait idéalisée.

Ce corps, ce corps morcelé de femme, en fidèle reproduction d'une certaine réalité de femme, celle qui hors contexte en fait un objet pour les besoins de la pornographie ou de la médecine. Ce corps comme un objectif supérieurement conscient et clairvoyant avait servi à percevoir le modèle, à dessiner le modèle. Comme si en reproduisant si réelle la réalité, elle devenait métaphorisation de la réalité. Jusqu'au béton armé, avec sa texture granuleuse, qui laisse présager le grain de la peau...

Ce qui distinguera cette vulve des autres vulves — objet de consommation courant ou académique — c'est la marque du posé-là. Justement là, à la valeur artistique, on confère cette fois — qui sait

par décision ironique ou par décision ludique — une valeur subversive au propos... Le corps est ici réduit, mais ce corps est à la fois agrandi.

Au vouloir voir, il est donné à voir, à voir en plus grand encore qu'il n'est possible réellement de voir. Les mains, grandeur réelle, s'aventurent sur le corps. Sans y toucher véritablement...

Alors, au vouloir voir, maintenant il n'est donné de toucher.

L'image du corps figure le corps... et parce que ne figure l'entièreté de la réalité, et parce que cette part de réalité est réduite à son expression médicale, pornographique ou érotique... celle-ci devient obscène. L'obscénité, dans cette mesure de l'expression, dans cette démesure, cette forme d'obscénité quelle est-elle?

Ici par une espèce de recul, l'individu pose un regard extérieur. Comme si était tentée l'objectivation. Mais par un retour sur soi aussi, soit par le biais d'un regard intérieur, et l'individu réaffirme sa place de sujet. Excentrement. Recentrement. Ou Sub-objectivation...

Sans doute qu'ici l'individu se démarque et que ce faisant, il se réapproprie l'existence. Peut-être affiche-t-il ce fait d'être qu'on dit généralement cause de graffiti...

Denyse Bilodeau

* Graffiti relevés à Québec : le cœur muni d'un malgré tout, été 1987; kill yourself, été 1984.